

# A propos de deux ouvrages sur des parcours de militants

Marie Decelle

De nombreux ouvrages ont été consacrés à l'histoire sociale, à l'évolution des conditions de travail, au militantisme syndical et politique. Ils sont en général assez théoriques et il est parfois utile de les confronter à des témoignages plus personnels, à de biographies. Les livres que nous présentons ont tous les deux pour ambition de faire connaître et rendre hommage à des militants qui ont lutté toute leur vie pour l'amélioration des conditions de travail et de vie de la classe ouvrière. S'ils sont très différents quant à la forme, l'un étant une bande dessinée, l'autre un roman, ils n'en possèdent pas moins plusieurs points communs, le principal étant que les auteurs ont chacun choisi de relater la vie de leur propre famille et particulièrement de leurs parents. Leur motivation est également similaire, ils veulent tous les deux faire connaître un pan de l'histoire qu'ils ont vécue de près et qu'ils estiment trop méconnue du public<sup>1</sup>.

Ces deux ouvrages sont les suivants :



FILIPPETTI (Aurélie)

*Les derniers jours de la classe ouvrière.*

Paris : Stock, 2003, 157 p., (Collection Le Livre de Poche ; n° 30.261)



DAVODEAU (Etienne)

*Les mauvaises gens. Une histoire de militants.*

Paris : Delcourt, 2005, 183 p.

Après avoir présenté les deux auteurs et mis en contexte leur œuvre respective, nous présenterons les protagonistes des deux ouvrages et nous comparerons leur attitude face à une série d'événements auxquels ils ont été confrontés au cours de leur combat social.

## LES AUTEURS

Etienne Davodeau est né à Anjou en 1965. Il entame des études d'art plastique en 1985 à Rennes pour décrocher une licence d'Arts plastiques. Pendant ses études, il fonde avec quelques amis le studio Psurde, ce qui lui permet de publier ses premières bandes dessinées. Parmi ses œuvres, on peut citer la trilogie « Les amis de Saltiel » ou « Rural ! ». Cette dernière production reflète déjà la sensibilité « sociale » de l'auteur. Il s'agit en effet d'un véritable reportage en bande dessinée qui relate la vie de plusieurs habitants de la campagne qu'il a suivis pendant un an. Il se dirige également au cours de sa carrière vers la bande dessinée pour enfants et publie plusieurs tomes des aventures de « Max et Zoé ». Il est

---

<sup>1</sup> Etienne Davodeau : *Lors de mes recherches préalables, je me suis aperçu que toutes ces luttes, dans cette région en particulier, n'avaient presque jamais été relatées.* (Interview consultable sur le site de l'auteur <http://www.etiennedavodeau.com>). Aurélie Filippetti : *L'idée de ce livre est venue de ma prise de conscience que cette histoire-là n'est pas du tout connue, en tout cas, pas assez à mon sens* (Interview consultable sur [http://www.humanite.presse.fr/popup\\_print.php3?id\\_article=383904/](http://www.humanite.presse.fr/popup_print.php3?id_article=383904/)). Aurélie Filippetti possède également son site : <http://www.aureliefilippetti.org/>

actuellement directeur de collection aux Editions Delcourt. Sa dernière publication « Un homme est mort » est une collaboration avec Kris. Dans cet ouvrage, les auteurs redonnent vie à un film réalisé par René Vautier, sur commande de la CGT, et qui est aujourd'hui totalement détruit. Ce film relatait un drame survenu le 17 avril 1950 : ce jour-là, un homme est tué par les balles policières lors d'un piquet de grève sur les chantiers de Brest. On le voit, avec cette dernière production, Etienne Davodeau va toujours plus loin dans sa démarche sociale et propose ainsi une bande dessinée qui invite à davantage à la réflexion.

Aurélié Filippetti est née le 17 juin 1973 à Villerupt (Meurthe-et-Moselle), en Lorraine française. Ancienne élève de l'École normale supérieure, elle est agrégée de lettres classiques, et romancière. Adhérente des Verts, elle est conseillère du 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris depuis mars 2001. Elle a quitté le parti écologiste en octobre 2006. Elle est membre de la Convention pour la 6<sup>e</sup> République. « Les derniers jours de la Classe ouvrière », paru en 2003, est son premier roman. Elle en a publié un second en 2006 intitulé « Un homme dans la poche ».

## PRÉSENTATION ET CONFRONTATION DES OUVRAGES

### *Les derniers jours de la classe ouvrière*

Le roman se déroule au nord de la Lorraine, dans la région de Longwy. Il s'ouvre et se clôt sur l'évocation du décès du père de l'auteure. Né en 1938 à Audun-le-Tiche Angelo Filippetti descend dans la mine dès l'âge de 14 ans (après l'obtention de son certificat d'études) comme apprenti tout d'abord et ensuite comme foreur. Fortement marqué par l'image de son père, activiste communiste et résistant mort en déportation, il mènera une activité syndicale et politique intense tout au long de sa vie<sup>2</sup>. Il est en effet délégué mineur CGT et entre très tôt en politique, au Parti Communiste, et sera consécutivement élu conseiller municipal, adjoint au maire, premier adjoint au maire et enfin maire de sa commune.

Tout au long de son roman, l'auteure va user du flash-back pour évoquer pêle-mêle l'histoire des origines de sa famille, les activités syndicales et politiques de son père, son propre parcours et le long déclin économique et social de la Lorraine. Ce qui nous permet d'avoir un panorama de l'histoire de la Lorraine depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle jusqu'au lendemain de la chute du mur de Berlin. L'auteure a volontairement choisi d'écrire dans un style fragmenté, éclaté, qui ne respecte pas la chronologie afin de symboliser la violence sociale dans laquelle tout le roman est baigné<sup>3</sup>.

### *Les mauvaises gens. Une histoire de Militants*

Le récit d'Etienne Davodeau est plus classique dans sa construction. Il débute au moment de la libération en 1945 et se clôture sur la victoire de Mitterrand en 1981. Il est divisé en huit chapitres qui débutent souvent par un rappel du contexte politique et social dans lequel ils se déroulent. Il a pour cadre la région des Mauges, région « qui couvre le quart sud-ouest du Maine-et-Loire »<sup>4</sup>. L'auteur y relate l'engagement social, syndical et politique de ses parents au sein de la JOC, de la CFDT et du Parti Socialiste.

Maurice Davodeau, le père de l'auteur, naît en 1942 à Botz-en-Mauge. Tout comme le père d'Aurélié Filippetti, il entame sa vie professionnelle à 14 ans, après avoir obtenu son

---

<sup>2</sup> Nous reviendrons plus loin sur ce parcours.

<sup>3</sup> Les mineurs de fonds, ces héros. Interview d'Aurélié Filippetti par Virginie Gatti, consultable sur le site [http://www.humanite.presse.fr/popup\\_print.php3?id\\_article=383904/](http://www.humanite.presse.fr/popup_print.php3?id_article=383904/).

<sup>4</sup> E. DAVODEAU, *Les mauvaises gens...*, p. 10.

certificat d'études. Il entre tout d'abord comme apprenti chez un artisan en « mécanique générale ». Après avoir effectué son service militaire, il est engagé en 1963 à la « Compagnie Française de Fabrication des Tubes Electroniques ». En 1968 il devient professeur de mécanique en CAP dans une école privée. Il termine sa carrière comme professeur dans l'enseignement public à Angers. Dès son entrée dans le monde du travail, il participe à la création d'une section jociste dans son village. En 1964, il devient délégué CFDT dans son usine. Après son mariage, il adhère à l'Action Catholique Ouvrière (ACO). Devenu professeur, il fonde en 1968 une section CFDT dans son collège.

Marie-Jo, la mère de l'auteur, naît en 1942 à Chaudron-en-Mauge. Egalement ouvrière dès 14 ans, elle entame sa carrière professionnelle dans une fabrique de chaussures qu'elle quittera en 1968 pour ensuite travailler comme femme de ménage à mi-temps. Elle entre à la JOC à peu près au même moment que son futur mari (c'est d'ailleurs par cet intermédiaire qu'ils se rencontrent) et le suit à l'ACO après leur union en 1965. En 1962, elle participe à la création d'une section de la CFTC (qui devient la CFDT en 1964) dans son usine. En 1970, elle poursuit son engagement social au sein de la Confédération Syndicale du Cadre de Vie (CSCV).

Les principaux protagonistes de ces deux ouvrages sont donc de la même génération et, bien que d'opinions religieuse et politique divergentes, ils ont eu une vie sociale et politique bien remplie. Il est donc intéressant d'examiner comment ils ont réagi face à divers événements auxquels ils ont été confrontés tout au long de leur vie notamment la seconde guerre mondiale, la Guerre d'Algérie, Mai 68 et la victoire de Mitterrand.

### *La seconde guerre mondiale*

La guerre aura été perçue de manière totalement différente par Maurice et Angelo. Alors que le premier est trop petit pour se souvenir de la guerre en elle-même, il se rappelle avoir joué avec les prisonniers allemands occupés à la construction de routes et de chemins autour du bourg. Angelo, quant à lui, va vivre cette période de la façon la plus déchirante et la plus révoltante qui soit. Son père est arrêté en pleine journée de travail par la Gestapo, avec 13 autres résistants communistes, la direction des charbonnages ayant permis aux allemands d'investir la mine. Il meurt en déportation à Bergen-Belsen en 1945.

### *La Guerre d'Algérie*

Bien que mineur de fonds et pupille de la nation, Angelo est envoyé pendant 32 mois en Algérie, au moment où la guerre s'enlise. Il effectue son service à Tlemcen dans le désert. Il y vivra un épisode assez traumatisant puisque pour sauver sa peau, il devra tuer un légionnaire ivre qui s'attaque à lui pendant une nuit de garde dans le désert. Il ressent également un fossé entre les ouvriers bacheliers, ces derniers commandant automatiquement les premiers. La différence se fait également sentir au niveau de la solde. Celle d'Angelo est si peu élevée qu'il n'a pas les moyens de se payer le voyage pour rentrer en France en permission.

Maurice, quant à lui, a vécu la guerre d'Algérie « par procuration ». En effet, la section JOC de son village publie un petit bulletin, « La voix des copains » qui sert de liaison entre les jeunes restés au pays et ceux envoyés en Algérie. Les premiers y relatent les petits événements de la vie locale, les autres envoient de nouvelles d'Afrique : « Certains évoquent des explosions, des coups de feu mais ils ne s'étalent pas. Sous la pudeur, on sent une vraie tension »<sup>5</sup>. Maurice Davodeau est également envoyé en Algérie pour son service militaire mais après la cessation du conflit. Il en garde un excellent souvenir, celui de son premier voyage, durant lequel il a fait partie de l'équipe de champions militaires de basket d'Algérie.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 56.

## *Mai 68*

Tout comme dans le reste de la France, les événements de mai 68 ont provoqués de grands chamboulements dans les régions de nos deux protagonistes.

C'est une période d'euphorie, de grande liesse pour Angelo qui souligne « l'union inespérée des ouvriers et des étudiants ». Tout comme dans Les Mauges, tout le monde arrête le travail. Dans cette région, la CFDT et la CGT s'unissent. Les militants d'une raffinerie fournissent un camion citerne plein pour approvisionner en essence les délégués qui doivent se déplacer dans les usines occupées et la Confédération paysanne (les « paysans-travailleurs ») fournit des vivres à petits prix ou les distribue aux plus nécessiteux. Quoi qu'il en soit, l'issue des événements ne satisfait ni le mineur de Lorraine, ni l'ouvrier du Maine-et-Loire. Etienne Davodeau évoque le pouvoir renforcé des Gaullistes et la division de la gauche. Angelo Filippetti regrette la réaction de Georges Marchais. Il conclut son récit des événements de la sorte : « Il y avait eu des avancées, des progrès immenses, mais cela n'était pas un goût d'amertume. Quelque chose s'était passé. Ou bien était-on passé à côté de quelque chose »<sup>6</sup>

Si dans Les Mauges, « la vie quotidienne reprend ses droits »<sup>7</sup>, les troubles du mois de mai auront des répercussions à plus long terme à Audun-le-Tiche. En effet, un ouvrier italien fut arrêté au cours des nombreux meetings et rassemblements et inculpé pour trouble à l'ordre public. Sa sanction fut l'expulsion du territoire. Toute la région se souleva contre cette injustice, d'autant que le père de cet homme fut arrêté en même temps que celui d'Angelo. Ce dernier réagit en tant qu'adjoint au maire au cours d'un virulent discours et sera par la suite démis de ses fonctions pendant quinze jours.

## *Victoire de Mitterrand*

Les deux ouvrages décrivent avec beaucoup d'émotion le récit de la victoire de Mitterrand. Elle signifie avant tout la fin du pouvoir de la droite et pour les Davodeau comme pour les Filippetti, elle est l'issue d'un long combat. Voici comment les deux auteurs décrivent cette fameuse soirée du 10 mai 1981 :

« Depuis neuf ans, ils attendaient ce moment. A vingt heures, il n'y avait pas un bruit dans les cités. Une minute de silence et d'attente, posée sur le fil de l'éternité. Les visages étaient crispés, tordus par l'anxiété et l'espoir. On réprimait une inextinguible envie de hurler. La victoire de la gauche, c'est la fin du cauchemar. (...) Une gigantesque clameur s'éleva dans la cité. Une exclamation animale, incontrôlable. Cela tenait du soupire et des larmes. A la fois le soulagement de la fin de l'incertitude et la libération de trente ans de silence (...) »<sup>8</sup>.

La bande dessinée d'Etienne Davodeau se termine sur cette victoire et son récit fait office de conclusion : « Il n'a mis que deux secondes à s'afficher, le visage du nouveau président. Dans les Mauges et ailleurs, des milliers de militants les ont trouvées interminables. Il y avait ceux qui pensaient que ça n'arriverait pas de leur vivant. Il y avait ceux qui y croyaient pour de bon. J'ai grandi parmi ces gens modérés et intègres. Ce soir-là, ils se sont dit : « Ca y est, le plus dur est derrière nous. » Ce livre est pour eux »<sup>9</sup>.

On peut différencier la façon dont les quatre événements ont été vécus par les deux protagonistes. En ce qui concerne les épisodes directement liés à leur activité et à leur combat social et politique, les deux réactions se rejoignent. De Mai 68 ils retiennent tous les deux la solidarité entre les protestataires et gardent également un arrière-goût amer par rapport à l'issue des événements. En ce qui concerne la victoire de Mitterrand, c'est le sentiment d'être

---

<sup>6</sup> A. FILIPPETTI, *Les derniers jours...*, p. 96.

<sup>7</sup> E. DAVODEAU, *Ibid.*, p. 111.

<sup>8</sup> A. FILIPPETTI, *Ibid.*, p. 133

<sup>9</sup> E. DAVODEAU, *Ibid.*, p. 182-184.

arrivé à la fin d'un combat teinté d'inquiétude quant à l'avenir. Tous deux se demandent si l'arrivée d'un socialiste à la tête du Gouvernement français répondra vraiment à leurs attentes.

Pour les événements liés aux deux guerres, la seconde guerre mondiale et la guerre d'Algérie, Angelo Filippetti les a vécues de façon beaucoup plus brutale que Maurice Davodeau qui n'en garde que des souvenirs relativement agréables.

D'autres sujets sont encore abordés dans les deux ouvrages comme les motivations de l'engagement et dans ce cas précis, les deux protagonistes ne sont pas si opposés qu'il n'y paraît. Ainsi, quand Etienne Davodeau décrit l'action de l'Action Catholique Ouvrière (ACO) à laquelle ses parents ont adhéré, il explique : « Son combat pour « une société plus juste » suppose « la remise en cause de la logique capitaliste du profit »<sup>10</sup>. Quant à Angelo Filippetti, il parle de son engagement de la sorte : « (...) être traité de bolchevique, c'était une fierté, ça voulait dire que l'on refusait un système qui ne tenait que par l'exploitation, l'exploitation de l'homme par l'homme »<sup>11</sup>. C'est donc le même rejet du système capitaliste qui les guide et ils revendiquent tous deux, avec véhémence, leur appartenance à la classe ouvrière.

Il faut encore noter les très belles pages consacrées à l'attitude d'Angelo Filippetti par rapport au communisme en URSS. Il passe d'abord par un certain scepticisme. Ainsi, quand il parle des goulags : « On ne les croyait pas. Sincèrement, on ne les croyait pas...(...). On pensait qu'ils étaient passés de l'autre côté, qu'ils mentaient pour discréditer l'expérience communiste. C'était tellement inimaginable pour nous.<sup>12</sup> ». Il éprouve également de la tolérance par rapport à certaines déviances autoritaires : « Bien sûr, que l'on se rendait compte, mais on se disait que cela s'améliorerait avec le temps, que la liberté d'expression viendrait plus tard, que pour le moment, il fallait apprécier les progrès dans l'éducation, la santé, et l'accès à la culture pour tous. On se disait peut-être que les gens n'avaient pas énormément de choix dans les magasins, mais ils ne mouraient pas de faim, et on voyait le peuple au Bolchoï ! Nous en France, nos magasins étaient pleins, mais on pouvait pas acheter grand-chose avec nos salaires. Et puis, est-ce que la société de consommation était vraiment un modèle, un idéal ?<sup>13</sup> ». Malgré tout cela, il reste fidèle et justifie son idéal : « On ne peut pas faire comme si tout cela n'avait pas existé, notre espoir, nos luttes, jour après jour. (...) Nous ne sommes pas responsables de ce que les Russes ont fait dans les goulags (...). Moi je me suis battu toute ma vie pour un idéal, le partage et la justice, pas pour un régime totalitaire.<sup>14</sup> ».

Il nous semble enfin important de conclure sur le parcours des auteurs. Tous les deux ont été poussés par leurs parents à continuer leurs études, au prix d'une certaine culpabilité en ce qui concerne Aurélie Filippetti : « Programmée pour violer sa propre enfance. Putain de glorieuse mission suicide que ses parents lui avaient de toute éternité confiée : réussir, faire des études.<sup>15</sup> ». Au regard de ces deux témoignages qui nous permettent de saisir au mieux les aspirations, les motivations, les doutes et les joies de ces combattants pour un monde plus juste, nous pouvons dire qu'Aurélie Filippetti et Etienne Davodeau rendent un bel hommage à la classe ouvrière dont ils font toujours partie.

---

<sup>10</sup> E. DAVODEAU, *Ibid*, p. 105.

<sup>11</sup> A. FILIPPETTI, *Ibid*, p. 71.

<sup>12</sup> *Idem*.

<sup>13</sup> *Idem*, p. 70.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 78-79.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 87.